



Laurie Pélissier
au laboratoire
Paléovprim.

Carnivores au Magdalénien

Laurie Pélissier tente de comprendre les relations que nos ancêtres entretenaient avec leurs voisins carnassiers il y a 16 000 ans.

Par Elias Rousseau Photo Eva Avril

Les 113 représentations humaines, du fœtus au troisième âge, gravées sur des plaquettes de calcaire retrouvées dans la grotte de La Marche tranchent avec le reste des œuvres paléolithiques, dont le bestiaire connaît peu d'humains. Ces étranges gravures ont concentré l'attention des chercheurs successifs depuis 1937, si bien que l'on aurait pu se demander ce qu'il restait à en dire.

De nouvelles approches semblent pourtant ouvrir les collections à de nouveaux questionnements. C'est l'objectif de Laurie Pélissier qui étudie les relations entre humains et carnivores, pour sa thèse dirigée par Gildas Merceron, paléontologue et directeur du laboratoire Paléovprim de l'université de Poitiers, Marie-Anne Julien, bioarchéologue et préhistorienne à GéoArchÉon et au Muséum national d'histoire naturelle, et Éric Robert, préhistorien au Muséum national d'histoire naturelle.

Plutôt que de se focaliser sur l'étude des plaquettes gravées comme l'ont fait jusqu'ici la majorité des chercheurs, Laurie Pélissier examine également les milliers d'ossements animaux retrouvés sur



le site. «Avec un autre étudiant nous voulions étudier à la fois l'archéologie et les représentations graphiques, se rappelle la doctorante. Marie-Anne Julien et Éric Robert nous ont alors proposés de travailler sur le site de La Marche, d'abord dans le cadre du master 1.» Pour son master 2, puis désormais sa thèse, Laurie Pélissier continue sa démarche interdisciplinaire, mais décide «d'étendre l'aire d'étude» à des sites proches : le Roc-aux-Sorciers d'Angles-sur-l'Anglin, la grotte des Fadets de Lussac-les-Châteaux, la «piscine» de Montmorillon et le Taillis des Coteaux d'Antigny – site où elle peut participer aux fouilles sous la direction de Jérôme Primault.

PLAQUETTES GRAVÉES ET DENTS

Est-ce un désintérêt de l'équipe pour l'humain ? Se détournent-ils d'un objet déjà abondamment étudié ? Gildas Merceron sourit : «L'humain, c'est un mammifère comme les autres pour nous, dont on peut extraire des tissus des informations biologiques, le comportement alimentaire, les variations environnementales.» Laurie Pélissier acquiesce, pour elle aussi, «d'un point de vue biologique l'humain reste une espèce comme une autre, c'est par ses comportements symboliques et culturels qu'il se distingue». Elle précise cependant : «Je me concentre sur les carnivores : leur représentation, leur utilisation dans la parure ; j'étudie les restes d'os et de dents.» Son objectif : «Questionner les choix du bestiaire dans le domaine symbolique et ornemental, en le comparant aux espèces utilisées, consommées ou simplement présentes dans l'environnement.» L'étude des carnivores est partie d'un constat :

«Il est vrai que les carnivores sont les principaux concurrents de l'Homme : à la fois pour l'accès aux denrées carnées et aux habitats. Les carnivores sont peu présents dans les restes d'ossements, mais beaucoup plus dans l'ornemental. Cela questionne. Était-ce dû à leur statut particulier ? À la manière dont ils sont pensés ? Cela fait encore débat dans la communauté scientifique.»

NAISSANCE D'UNE COLLABORATION

Marie-Anne Julien raconte la genèse du projet : «Ce qui m'intéresse, dit-elle, ce sont les relations entre les humains et les autres animaux. J'utilise à la fois la paléontologie et l'archéologie plus classique. J'essaie de lier les différentes approches. Avec Éric Robert, nous avons envie de travailler sur l'animal consommé, utilisé, représenté, celui avec lequel les humains vivent.» Le duo s'est tout d'abord concentré sur la Dordogne, pour ses abondantes ressources préhistoriques. Certaines recherches de leurs étudiants du Muséum national d'histoire naturelle nécessitaient une certaine quantité de matériel. «Le musée de l'Homme conserve des collections de La Marche, qui sont en quelque sorte notre réserve pour les étudiants qui travaillent sur l'art. On a donc travaillé sur les représentations issues de ce site avec certains étudiants. Ils s'y sont plu, et ont voulu poursuivre, notamment Laurie. Nos collections n'étant pas complètes, j'ai alors contacté le musée Sainte-Croix de Poitiers pour demander l'accès aux siennes. En l'espace de 48 h je rencontrais Coralie Garcia Bay, conservatrice en chef responsable des collections, et Gildas Merceron. On travaillait sur le même matériel, avec des questionnements

L'USURE DENTAIRE

«Pourquoi les bisons polonais vivent-ils dans la forêt ?» Cette question fut posée en 2016 à Gildas Merceron et ses collègues écologues polonais. «Nous devons déterminer comment gérer les corridors destinés aux bisons dans les pays du bloc de l'Est», raconte-t-il. Pour savoir si le bison européen peut s'adapter à différents environnements, les chercheurs vont examiner son écologie avant le Néolithique et

l'expansion de l'agriculture : «On étudie l'usure dentaire des spécimens retrouvés pour savoir si la végétation contenait des graminées comme dans une steppe, ou de petits arbustes comme dans une toundra.» Pour identifier leur régime et l'environnement d'antan, le protocole suit «une phase d'expérimentation, d'études dans l'actuel, et d'application fossile». Une technique à laquelle le laboratoire est rompu : «Grâce à la mise en place

avec l'Institut de l'élevage et l'Inrae, d'expérimentations sur des animaux ayant des alimentations contrôlées durant plusieurs semaines ou des mois, nous avons acquis au laboratoire Paléovprim un réel savoir-faire.» Afin de compléter les échantillons de bisons holocènes, Gildas Merceron poussera la porte du musée Sainte-Croix de Poitiers. Il y rencontre Jean-Michel Leuvre qui lui fit découvrir les extraordinaires collections de La Marche.

similaires et des méthodes complémentaires.» Cette collaboration naissante s'avérait nécessaire. «Cela a permis de joindre nos forces, nos cerveaux, affirme Marie-Anne Julien, ce n'est pas négligeable lorsqu'on fait face à une collection aussi impressionnante que celle-ci.» Ensemble, ils déposent un projet collaboratif de recherche, puis le projet de thèse de Laurie Pélissier.

QUESTIONNER LES COMPORTEMENTS

Tous les sites étudiés témoignent d'une occupation magdalénienne. Celui de Montmorillon, découvert en 1966 lors de la construction de la piscine municipale, s'avéra très riche. Il correspond à deux faciès culturels de la région : le faciès de type Lussac-Angles, caractérisé par des pointes de sagaies ; le faciès dit à navettes, des outils en bois de renne sculptés en forme de fût et fendus aux extrémités. «Ce qui est intéressant avec ces populations, raconte l'étudiante, c'est que l'on peut questionner des comportements sur une échelle géographique et temporelle pertinente. Ensuite, on pourra comparer, et potentiellement extrapoler nos découvertes à d'autres groupes d'individus.» «Dans un premier temps, tempère Marie-Anne Julien, il faut que l'on soit sûr de ce qu'on a ici et qu'on le maîtrise bien. Mais en parallèle, nous regardons évidemment dans la littérature scientifique pour examiner d'autres régions pertinentes. À terme, nous aimerions inscrire ces sites au sein d'une chronologie bien plus longue.»

La spécificité de La Marche n'est, pour Gildas Merceron, pas une raison pour l'isoler d'autres lieux préhistoriques : «Il est unique parce que les populations humaines ont eu l'opportunité de créer cet art mobilier avec ce calcaire qui part en plaquettes. Il est fort probable que d'autres groupes auraient pu le faire ailleurs, mais la géologie particulière des lieux a favorisé cela.»

DATATION CONFIRMÉE : - 16 000 ANS

Les chercheurs décident d'effectuer de nouvelles datations du matériel. Cosimo Posth, qui étudiait l'ADN des populations du Paléolithique supérieur, a analysé deux dents humaines de La Marche. Il a confirmé la datation précédemment établie autour de 16000 BP, dans le Magdalénien moyen. Les périodes d'occupation peuvent ce-

pendant s'étaler dans le temps : «Il n'est pas impossible que plusieurs couches représentent 500 ou peut-être 1000 ans», précise Gildas Merceron. Nous savons aujourd'hui que le paysage dans la région lors du Magdalénien devait être steppique. Peu de précipitation, il faisait chaud l'été et froid l'hiver. «Cette connaissance a été acquise grâce aux analyses de la micro-usure dentaire et la géochimie, raconte Marie-Anne Julien. En été-



Figure de félin,
Léon Pales, 1969.

diant les dents des herbivores, on peut restituer l'évolution des températures saisonnières, les précipitations, et ce qu'ils ont consommé. On reconstitue à une échelle vraiment fine. C'est ce que permettent nos méthodes croisées.» Pour le paléontologue, ces données peuvent «servir de levier pour faire toucher du doigt ce que peut représenter une hausse ou une baisse de température de quelques degrés, ou une augmentation d'événements saisonniers intenses».

La dernière originalité de la thèse est l'utilisation par la doctorante d'une autre discipline : l'éthologie. Elle a eu l'opportunité d'effectuer un stage en Afrique du Sud pour observer de grands carnivores. «Il y avait des hyènes tachetées, hyènes rayées, lions d'Afrique, et même des guépards.» L'objectif serait de réussir à interpréter les gravures des carnivores de La Marche. Ont-ils une attitude agressive ? Quel est le comportement représenté ? L'enjeu est de taille : «Grâce à ces représentations, on voit clairement à travers des yeux du Paléolithique. C'est une des pistes à exploiter pour réussir à questionner en partie leur mentalité, la façon dont ils appréhendaient le monde.» ■